

une balle l'atteint en pleine poitrine : le brave meurt face à l'ennemi !...

* *

Les maisons du village prennent feu tour à tour ; tout brûle, les habitations, les granges, les récoltes, les instruments de labour, les animaux que ces hordes incendiaires, féroces, ne peuvent emmener.

Sur un banc, vers le centre du village, à l'hôtel Addison, qui était alors situé où se trouve aujourd'hui le magasin de M. Alphonse Bélair, ils ont étendu un cadavre sanglant, méconnaissable : celui de Chénier.

Malgré toutes les dénégations, malgré les démentis intéressés après coup, même ceux que publiait, en 1896, un grand journal français de Montréal, ces chocs ouvrirent le corps du jeune chef, en ôtèrent le cœur, le promènèrent au bout d'une lance dans les rues désertes du village (1).

Il suffit de raconter...

Le cœur saigne, le rouge de la honte monte au front, quand on songe que plusieurs compatriotes prirent fait et cause pour la force, contre le droit.

Le capitaine Globenski, fils d'un étranger paraissant d'origine Polonaise par son nom, était né à Saint-Eustache même.

Son père devait appartenir très probablement, d'après les anciens, aux grand-duché de Posen, formé des démembrements de la Pologne, constituant une province de Prusse. Cette famille était sans ressources.

Le capitaine Maxime, ambitieux, n'ayant rien à perdre et tout à gagner à se concilier les faveurs des bureaucrates, servait contre sa patrie d'adoption et fit le coup de feu contre ses frères.

En vain, un ouvrage, d'ailleurs sans valeur, publié plus tard, essaya de déverser l'ignominie sur les braves de 1837 : l'ignominie n'atteint que ceux qui trahissent, mais jamais, non ! jamais, celui qui sait mourir pour Dieu, pour ses foyers.

Un traître guida Colborne de Montréal à Saint-Eustache : il se nommait Loiselle. Pour sa récompense, il fut nommé la même année gardien au Palais de Justice de Montréal, place qu'il occupa pendant cinquante ans. (2)

* *

Isolés, sans secours des autres villages, les quelques paysans de Saint-Benoît se virent réduits à l'impuissance : et le cynique John Colborne, avide de sang et de ruines, fit promener ses torches par toutes les demeures des suspects, là comme à Saint-Eustache. Pas un homme de Saint-Benoît, cependant, n'avait fait le coup de feu.

Les femmes ni les enfants n'étaient responsables—j'entends, à cause de leur faiblesse : car ces femmes héroïques poussaient leurs pères, leurs frères, leurs époux à défendre la cause de l'âtre et de l'autel—ils n'étaient nullement responsables des actes des hommes.

Pour les Anglais, il n'est rien de sacré. Cet outrageux Colborne a-t-il quelque chose dans la poitrine à la place de cœur ?—Mais que lui importent, dites-le-moi, les souffrances, les sanglots déchirants, la mort de cent innocentes victimes ?

Il avait promis d'épargner Saint-Benoît : lâche, il est tout autant parjure.

N'a-t-il pas l'exemple du vendeur de chair humaine, au siècle passé en Acadie, le trois fois maudit Lawrencé ; et ne trouvera-t-il pas un supplice aussi cruel que ceux de cet exécré galonné ?

Sa face de damné a un effroyable rictus : oui, il a trouvé !

Oh ! je sais : Gosford règne ; mais n'est-ce pas cette bête fauve qui gouverne ?

Il met à prix la tête des malheureux fugitifs : il cherche, le *Vieux-Brûlot* perfide, à susciter des traîtres parmi les nôtres !...

Sur les débris calcinés de ce qui fut Saint-Benoît, Saint-Eustache, les cloches, suspendues dans des charpentes provisoires, sonnent à la joie... et ce sont des plaintes heurtées, s'épandant sur ces ruines fumantes.

Elles annoncent la poétique fête par laquelle s'ouvre l'année liturgique, la fête de la paix, la fête du pardon, la douce et gracieuse fête de Noël.

Dans les familles, la sonnerie résonne comme un glas : presque à chaque table il reste, chaque jour, un ou plusieurs couverts indiquant la place d'un ou de plusieurs absents ; ces places restent obstinément vides, non moins obstinément marquées à chaque repas. Y a-t-il quelque espoir encore ?

La nuit, quelquefois, un malheureux se traîne, épuisé, d'un village à l'autre : on l'accueille à bras ouverts, on le cache où il se présente ; mais il ne peut rester nulle part, sa présence est un danger. L'annonce a été faite publiquement du prix offert par le gouverneur Gosford pour la tête de chaque chef de notre guerre des *paysans*.

Ermin Picard

(A suivre)

LOURDES

L'ARRIVÉE D'UN TRAIN DE PÈLERINS
(Voir gravure)

...C'est un moment solennel, que celui de l'arrivée du premier train des pèlerins. Ce sont les plus souffrants qui nous arrivent, ceux qu'il va falloir porter bien délicatement sur des brancards.

Malgré l'heure matinale, (il est quatre heures à peine), la première équipe de brancardiers est à son poste.

On inspecte avec soin les voitures à bras, on regarde si tout est bien à sa place, si les courroies sont bien solides, si les brancards sont bien disposés sur le quai.

Tout est en ordre, on n'attend plus que les pauvres perclus à qui l'on devra donner des soins tout particuliers ; qui sait si, par une faveur toute spéciale, ils n'obtiendront pas la guérison demandée ?

Des religieuses de l'Hôpital des Sept Douleurs et quelques dames patronnesses de l'hospitalité, ont devancé les brancardiers et depuis longtemps déjà attendent ces messieurs pour installer voitures, brancards, et coussins.

Enfin, tout est prêt : il ne manque plus que les malades. Hélas ! ils arrivent bien nombreux : un millier au moins viennent cette année demander à la Vierge de la Grotte de Massabielle, la guérison, ou un soulagement à leurs misères.

La bise souffle assez fort du côté de Pau ; probablement elle apportera avec elle le mauvais temps, c'est sur son aile peut-être que le roulement lointain du train que tous attendent depuis l'aurore, nous arrivera bientôt. Tous les regards, soucieux, se tournent vers l'horizon, et scrutent les gros nuages gris, bien bas, qui voilent la cime des montagnes.

Il avait tant plu la veille, on craignait tant l'ondée pour ces pauvres malades, qu'il va falloir *hospitaliser* au plus tôt, pour revenir ensuite, avec une escouade plus nombreuse de brancardiers, recevoir les infirmes des autres trains qui se succéderont tous les quarts-d'heure dans l'avant-midi.

La pluie qui tombait tout-à-l'heure en abondance vient de cesser comme par enchantement, les nuages se dissipent. Un soupir de soulagement s'échappe de toutes les poitrines.

Le sifflet de la locomotive, strident, aigu, nous annonce l'entrée du train en gare.

Grâce à la complaisance des employés, les curieux nombreux, qui à l'arrivée d'un train de malades se pressent en foule sur les pas des brancardiers, sont vivement refoulés en dehors des barrières pour ne pas entraver la descente toujours pénible de tous ces pauvres malheureux.

Le service se fait avec ordre.

Les malades sont déposés sur les civières avec beaucoup de soin et beaucoup de ménagements. Sur ces figures tourmentées par la souffrance et par la fatigue se voit le cachet de cette résignation chrétienne qui fait la force et la consolation du disciple de Jésus-Christ.

Quelle consolante émotion s'empare de tous à ce spectacle touchant : quelle place au monde à jamais reçu tant d'infortunés ? quelle place au monde à jamais entendu une telle explosion de foi ? quelle place au monde à jamais vu tant de merveilleux, tant d'extraordinaire et tant de sensationnel ? Le religieux silence, que commandera bientôt une procession du Saint-Sacrement, s'empare de la foule des croyants. Spectacle unique au monde ! spectacle qui ne se voit qu'à Lourdes...

G. RIVET.

Hospitalier de N.-D. de Lourdes.

UN PÈLERINAGE

A l'heure où le soleil déjà apparu à l'horizon prend sa course au milieu de cette voûte immense qui entoure le globe terrestre, la cloche nous arrache brusquement au sommeil pour nous faire éprouver une joie dont nous n'avions pas jusque là goûté les douceurs. Cette journée qui commençait devait compter parmi les plus mémorables de notre séjour au collège. Nous allions faire un pèlerinage à la très sainte Vierge, et nous éprouvions tous une de ces émotions délicieuses qui nous faisaient désirer ardemment l'heure du départ.

Tous brûlaient de donner à Marie un nouveau gage d'amour.

Le temps était superbe, le beau soleil de mai montait majestueux dans un ciel sans nuage, pendant que les petits oiseaux, voltigeant sur le bord de la route et sur les verdoyants massifs de fleurs, chantaient le gai retour du printemps. Un air frais nous caressait, nous apportant les parfums embaumés des arbustes à peine fleuris.

Enfin nous arrivons, nous prenons place dans la nef de cette modeste mais admirable chapelle. Un tendre petit oiseau, égaré sans doute, pénétra avec nous dans le lieu saint, se percha sur le haut des fenêtres, sur les lustres, partout, voltigeant, sautillant de place en place et faisant entendre les notes suaves de son doux chant.

Nous nous réjouîmes à la vue de ce bon augure ; il nous sembla voir en lui un messager des célestes demeures, un envoyé de la Reine des cieux pour nous dire qu'elle acceptait nos prières.

La messe commença aussitôt, et les élèves se firent entendre à tour de rôle ; heureux de redire dans ces chants sacrés de la liturgie, les beautés et les bienfaits sans nombre de la Vierge Immaculée.

Le bon curé de la paroisse, le Rév. M. X..., fit un sermon très goûté. L'onction touchante de la parole sacrée pénétra nos cœurs et nous excita à l'amour du divin agneau que nous allions recevoir.

Enfin nous vîmes arriver ce moment le plus heureux de notre petit voyage : toute la congrégation s'approcha de la table sainte, tous furent à l'auguste banquet pour terminer ce pèlerinage qui avait été le vœu le plus cher de nos cœurs.

Après la messe on nous fit monter à l'étage supérieur où une table chargée de rafraîchissements nous attendait. La prévoyance de ce bon M. X..., y avait placé toutes sortes de bonbons, des fruits, du lait. Inutile de dire que nous fîmes honneur à sa table : d'autant plus qu'il nous avait fait promettre de ne rien laisser.

Nous lui chantâmes quelques vers et nous revîmes au collège enchantés, heureux de notre petite promenade matinale.

J.-H. DAIGNAULT.

Saint-Félix, Man.

Les jeunes gens sont plus longs à sevrer que les enfants.—CH. DE BERNARD.

(1). Toute cette scène de cannibales est rigoureusement vraie ; on sait que les démentis ont été achetés.

(2) Ce fait, complètement inédit, nous a été rapporté par une personne absolument autorisée, puisqu'elle touche à la famille de ce fonctionnaire.